

GRANDIR, MALGRÉ TOUT

Mai 1945. Un train roule à travers l'Allemagne année zéro. Le train est rempli d'enfants venant de Buchenwald, tous âgés de 6 à 15 ans. Tous, seuls survivants de leurs familles, tous ayant au moins six, et souvent 24 mois de régime concentrationnaire, tous particulièrement résistants, sinon particulièrement heureux, d'être encore là.

Libres. Le train roule lentement. Il s'arrête souvent. En rase campagne. A chaque arrêt un cri immense retentit. Par les portes, par les fenêtres, les enfants sautent sur les voies et s'égayent dans les champs environnants. Ce sont les Huns d'Attila ou plutôt des sauterelles. Rien ne leur résiste, les arbres fruitiers, les clôtures, les volailles. Ce qu'ils ne peuvent manger, ils le détruisent. La locomotive siffle, ils reviennent, leurs « forfaits » accomplis, lourds de butins et plus encore lourds de joie d'avoir commis des actes libres.

Au bout de quatre jours, arrêt plus long, frontière. Une nouvelle parcourt le train du premier au dernier wagon comme un courant électrique, en polonais, en tchèque, en hongrois, en yiddish. Nul ne sait qui a lancé le mot d'ordre mais il est clair : « *On est en pays ami, il faut se tenir bien, celui qui volera ou qui détruira, sera tué* » !

De la frontière à la capitale le voyage dure encore deux jours. Les enfants sont propres, ils ont retrouvé un sourire d'enfant, on dirait des petits anges lorsqu'ils reçoivent des pains d'épices et des gâteaux secs sur les quais des gares où le train s'arrête longtemps et où les associations amies viennent les saluer, musique en tête. Personne ne dirait qu'ils détruisaient tout sur leur passage, deux jours avant.

D'autres diront mieux le sort et le devenir de ces enfants, une fois en terre de liberté. Quelques uns, les moins nombreux, se sont débrouillés à titre individuel. La grande majorité a été

« protégée » sinon « surprotégée » dans des maisons spécialisées avec éducateurs, psychologues, travailleurs sociaux. Les difficultés étaient grandes ; on les traduisait en termes psychologiques : troubles caractériels, comportement asocial, délire de persécution ; on finit par oublier d'où ils viennent ; ce qu'ils ont vu, vécu et senti ; on ne voit plus que des marginaux à rééduquer ; peu d'entre eux cependant finissent en prison ou à l'hôpital psychiatrique. Le hasard m'a permis d'en connaître quelques uns, de longues années après. Plus ou moins bien insérés socialement, ils avaient tous quelque chose de cassé en eux ; ils avaient tous, ou presque, des difficultés à aimer, des difficultés pour élever leurs enfants ; ils avaient tous un rapport à la souffrance qui n'est pas celui des enfants du tout venant, même pas celui des enfants de la misère mais qui n'ont pas vécu des persécutions, des tortures, la disparition, la mort de leurs proches sous leurs yeux.

Un vieux dicton affirme : « *De tous les animaux, l'homme, et son petit, est celui qui peut tout supporter* ». Mais qui dira le prix des souffrances que cela implique et qui dira la souffrance même de ceux qui, apparemment, n'auront plus besoin de psychiatres, de travailleurs sociaux et d'éducateurs pour bien se tenir dans le monde, qui veut oublier ce qui leur est arrivé.

Ce n'est pas une histoire ancienne ; des enfants semblables, il y en a eu depuis et il y en a toujours. Seulement ils ne sont plus (et peut-être pas encore...)

des Européens, alors on en parle moins... ils touchent moins notre sensibilité occidentale et civilisée.

Les enfants des *favelas* ou des *pobladores*, souffraient déjà à l'état normal de faim et d'abandon ; alors, qu'on les tue ou qu'on les torture, cela n'ajoute que peu de troubles, cela ne les rend pas beaucoup plus sujets à rééduquer, pas beaucoup plus marginaux. La torture n'est pas toujours sanglante, elle peut rester blanche, sans laisser de traces dans le corps mais en laissant, sinon davantage, dans l'esprit. Les parents peuvent ne pas être tués mais ils restent disparus ou emprisonnés. Ailleurs, ce sont des nouvelles « familles » qui s'imposent, parfois celles-là mêmes qui ont massacré les parents. Ailleurs encore, c'est la couleur de la peau qui donne aux forces de l'ordre le droit de tuer, d'emprisonner, de torturer enfants et parents.

Que deviendront-ils, s'ils reviennent un jour ? Il faudra, certes, tout faire pour les réinsérer. Il faudra, et le plus vite possible, les réconcilier avec le monde, leur désapprendre la haine et leur montrer que le mal n'est pas tout-puissant. Mais il ne faut pas se faire d'illusions, quel que soit le succès des psychothérapies, des rééducations et de la bonté, la souffrance subie restera toujours inscrite dans leurs corps comme une protestation muette contre le monde qu'ils ont connu dans leur enfance.

Dr STANISLAS TOMKIEWICZ
INSERM, UNITÉ 69

